

# LES DEUX TROUVAILLES DE GALLUS : 1. MARGARITA

*Comédie en un acte et en vers*

**de Victor Hugo**

Représentée pour la première fois en 1882 par le Cercle des arts intimes, dans le théâtre privé construit par le chanteur Gilbert-Louis Duprez dans son hôtel particulier. Création des pièces *Les deux trouvailles de Gallus*, *Margarita* et *Esca*, à la Comédie-Française en 1923.

## PERSONNAGES

Le Duc Gallus  
Nella  
George  
Le Baron Gunich, chambellan  
Le Baron d'Holburg, soldat

— *En Souabe. 17.* —

*Un burg dans une forêt. Intérieur de la grande salle du rez-de-chaussée. Aspect de ruine. Le dénûment rustique mêlé au délabrement seigneurial. De vieilles statues dans des niches, de l'herbe dans le pavé. Dans les coins, des débris. Une table de chêne. Des chaises de bois.*

*Vaisselle d'étain et grosse poterie sur une planche. Coffres le long des murs. Près de la table, sur un bahut de paysan, des in-folio reliés en parchemin. Un ou deux sont ouverts. Dans l'angle à gauche, sous une voussure en ogive, un enfoncement fermé d'une porte à deux volets. À droite, sur le devant, la tourelle de l'escalier en spirale qui mène aux étages d'en haut. Cette tourelle est contiguë à la muraille. La porte de la tourelle s'ouvre sur le devant du théâtre. On en voit les premières marches. Le mur de la tourelle est percé de petites fenêtres longues et étroites. Au fond une grande porte, tout ouverte, donnant sur la forêt. Fenêtres démantelées. Volets descellés. Çà et là des vitres cassées.*

## Scène première

LE DUC GALLUS, GUNICH.

*Ils entrent par la porte du fond. Le duc, élégant, beau, grisonnant, environ cinquante ans, avec la prétention de n'en paraître que quarante. Il a un pardessus de voyage. Gunich est vieux.*

**LE DUC GALLUS**

Que sais-tu d'elle ?

**GUNICH**

Rien. — Son nom, c'est tout. Nella.

**LE DUC GALLUS**

Tes talents d'espion ont été jusque-là !

*Il regarde autour de lui le délabrement.*

Donc, c'est dans ce taudis qu'habite cette fille !

**GUNICH**

Avec son père.

**LE DUC GALLUS**

Seule en ce burg !

**GUNICH**

Sans famille.

**LE DUC GALLUS**

Elle a tous les attraits, me dis-tu.

**GUNICH,**

*saluant.*

Réunis.

**LE DUC GALLUS**

Le plus beau des oiseaux dans le plus laid des nids !

*Regardant dans la salle.*

Personne.

*Il frappe du pied sur le pavé et heurte le marteau sur la porte.*

On ne vient pas. — Entrons.

*Ils avancent de quelques pas. Il hausse la voix, et appelle.*

À la boutique!

*Silence et solitude dans le burg.*

*Le Duc Gallus regarde de toutes parts si personne ne paraît.*

*Gunich le suit jusque sur le devant du théâtre.*

**GUNICH**

Souffrez que je vous parle un moment politique.

Altesse, en attendant, votre neveu grandit.

**LE DUC GALLUS**

Il ne me gêne point, puisqu'il reste inédit.

**GUNICH**

Ces complications sont fâcheuses en somme.

Moi, j'eusse, monseigneur, supprimé le jeune homme.

Tout ou rien. Pourquoi faire une chose à demi?

**LE DUC GALLUS**

Et l'adoucissement des mœurs, mon cher ami !  
On prend une couronne, et l'on n'est pas hostile.  
Mon frère laisse un fils. Tuer l'enfant ! vieux style.  
Fi ! c'est de mauvais goût. On usurpe aujourd'hui  
Avec indulgence.

**GUNICH**

Humpf !

**LE DUC GALLUS**

Mon frère mort, l'ennui  
Me prit. Être sujet d'un marmot, c'était rude ;  
Je fis je ne sais plus trop quelle platitude  
À Kaunitz, et je fus reconnu duc régnavant.  
Je me débarrassai du mioche en l'éloignant.  
Dans ces bois, comme fils d'un vieux maître de forge  
Je l'ai fait élever. C'est l'étudiant George.  
Point de dégât. J'ai mis dans ces monts, purs sommets,  
Mon prince légitime en sevrage à jamais.  
Incognito, tout seul avec toi, sans escorte,  
Je viens de temps en temps voir comment il se porte.  
Il ne se doute pas qu'il est duc.

**GUNICH**

C'est profond,

Mais doux.

**LE DUC GALLUS**

Les rois se font, mon cher, et se défont.

**GUNICH**

Humpf !

**LE DUC GALLUS**

Ce que nous nommons nos droits, nous autres princes,  
Sont-ce des droits ? Oui. Non. Puisque j'ai les provinces,  
Je les garde. Elles sont à mon neveu, mais quoi !  
Étant un peu larron, je suis d'autant plus roi.  
Le premier qui fut roi fut un voleur sans juges.  
Bah ! tout est bien, les bois sont d'augustes refuges,  
Ce garçon est vivant, les nids chantent, les cieux  
Sont sur nous. Quant à moi, je règne de mon mieux ;  
J'ai brisé les vieux jous et les vieilles bricoles,  
Supprimé la potence, ouvert beaucoup d'écoles,  
Diminué l'impôt, semé le vrai, dissous  
L'erreur, et je n'ai pas de remords pour deux sous.  
Je tolère dans l'ombre un neveu qui s'ignore.  
Claudius de Hamlet guette la pâle aurore,  
Mais il est Claudius et l'enfant est Hamlet.  
Moi, nul spectre ne vient me saisir au collet.  
Ce que j'ai, c'est l'ennui. Le trône, triste proie !  
Sais-tu ce que je suis ? Un pauvre homme de joie.  
Plutôt bon que mauvais ; très canaille ; occupé,  
Mais oisif ; fort penaud. Comme on est attrapé !  
L'ambitieux pensif, usurpateur en herbe,

Dit en préméditant le trône : — C'est superbe !  
 On est le maître ; on a le budget plein les mains ;  
 Le prince resplendit, regardé des humains,  
 Au-dessus de la terre ; il est dans la comète !  
 Vite, ôte-toi de là, petit, que je m'y mette ! —  
 C'est bon, j'ai pris la place, et je règne.  
 À quel prix ! Quel néant ! Un respect qui ressemble au mépris ;  
 Voir le fiel dans les cœurs et le miel sur les langues ;  
 Une dorure, pas solide ; des harangues ;  
 Des valets; point d'amis; de faux éphestions ;  
 Des malédictions, des indigestions ;  
 Des tedeums chantés par des prêtres athées ;  
 Du fracas, des grandeurs vaguement insultées  
 Par cette conscience énorme des vivants,  
 Sombre sous les rois, comme une mer sous les vents ;  
 En chasse, en guerre, un tas de flatteurs déshonnêtes  
 Vous aidant à viser les peuples et les bêtes ;  
 Les vastes bâillements du cérémonial ;  
 Beaucoup d'enterrement mêlé d'un peu de bal ;  
 Le rang suprême, un mot; le pouvoir, un problème ;  
 Ne jamais être sûr qu'une femme vous aime;  
 Voilà ce qu'on usurpe, ami. — Si j'avais su!

#### **GUNICH**

Vous êtes triomphant, grand, couronné...

#### **LE DUC GALLUS**

Déçu.

Ah ! de la chose sceptre et de la chose trône,  
 J'en suis revenu, va. J'y tiens peu. Pas de prône  
 Plus sot que l'étiquette, et pas d'orgueil plus creux.  
 C'est un art des puissants de n'être pas heureux.  
 Ils appellent cela la majesté. C'est bête.  
 Trop de couronne, hélas, fait qu'on n'a plus de tête.  
 Sais-tu ce qui serait mon goût ? Vivre à Paris.  
 Rome a son carnaval, Stamboul a ses houris,  
 Mais Paris ! Oui, c'est là qu'il faudrait que je vinsse  
 Pour être un chenapan sans cesser d'être prince.  
 Un chenapan, vois-tu, c'est un sage gouaillieur  
 Que Paris seul produit, qui rit, cueille la fleur  
 Et la fille, est féroce au plaisir, vit, s'attable,  
 Chante, danse, extermine, affreux gueux, et bon diable.  
 Le scrupule en un coin de son cœur se tient coi.  
 Être ça, c'est vraiment exister. C'est pourquoi,  
 Quand je pense à Paris, je me dis : C'est la ville !  
 Là le mal n'est pas laid, la fange n'est pas vile !  
 Jamais comme à Paris les gens d'esprit n'ont pu  
 Savourer le parfum d'un éden corrompu ;  
 Paris gâte la femme et l'homme, et les attaque  
 Par tout le paradis que peut faire un cloaque.  
 J'aime Paris, de vice et de grandeur pavé.  
 N'y songeons pas. Je suis à mon trône rivé.  
 Je suis le patient du trône. Roi, je bâille.

Ah ! n'être qu'un bourgeois, quel bonheur ! on ripaille,  
On s'amuse, on se vautre, amis, du vin, du rhum,  
Du gin ! et pas d'altesse, et pas de décorum,  
On boit, la joie accourt et se livre en personne,  
Et vous la possédez ! Sais-tu que je grisonne ?

**GUNICH**

Mais...

**LE DUC GALLUS**

Je grisonne! — Or, j'ai, par-dessus le marché,  
Le désir bienveillant de commettre un péché.  
Quel péché ? le meilleur, le grand, le vrai, l'unique.  
L'amour. Attention. Mon cœur se communique.  
Tout ce que le destin offre, j'en ai voulu ;  
Ce sac, je l'ai vidé ; ce livre, je l'ai lu.  
Eh bien, Gunich, le fond du sort, le but de l'homme,  
C'est Elle !

**GUNICH**

Elle ? qui donc ?

**LE DUC GALLUS**

Elle ! celle qu'on nomme  
Plaisir, Tourment, Enfer et Ciel, Bien, Mal, Oui, Non.  
Elle ! en Grèce Aspasia. Elle ! en France Ninon.  
Écoute, ô confident du prince ! Comblé d'aise  
Quelque fille sans cœur, sans préjugés, mauvaise,  
Charmante, aux grands yeux bleus, ou noirs, se portant bien ;  
Avoir ma Pompadour comme un roi très chrétien,  
Je prémédite ça ! Mille défauts ; pas veuve,  
Et je la cherche au bois pour l'avoir toute neuve.  
Tel est mon idéal. L'ennui, j'en fais l'aveu,  
Me ronge, je confie au bon Dieu mon neveu,  
Et moi, de mon côté, je vais à l'aventure ;  
Je suis un cœur errant quêtant sa nourriture.  
Vois, je bâille. J'ai faim. Je n'ai rien sous la dent.  
Je voudrais rencontrer quelque être indépendant  
Dont je sois le despote et qui me mène en laisse ;  
Je cherche cette chose exquise : une drôlesse.

**GUNICH**

Monseigneur, ce n'est point impossible à trouver.

**LE DUC GALLUS**

Mais je la veux sauvage.

**GUNICH**

Il la faudra rêver,  
En ce cas, — c'est un peu de complaisance à mettre, —  
Et ne pas prendre trop votre rêve à la lettre.  
Sauvage presque.

**LE DUC GALLUS**

Ô lacs, ô montagnes, qu'emplit  
Le grand songe orageux du torrent dans son lit,  
Du hallier, de la source, et de la bête fauve,

Où l'ancre vaguement s'arrondit en alcôve,  
Où Pan se remarie et change de maisons  
Avec les douze mois et les quatre saisons,  
Espaces que la nuit ensemence d'étoiles,  
Ronces où l'araignée ourdit ses sombres toiles,  
J'accours, je viens sonder vos abîmes profonds ;  
Dégoûté des bourreaux, et même des bouffons,  
Accablé de respect, obsédé de richesse,  
Las de cet à peu près qu'on nomme une duchesse,  
Blasé, mais confiant, ivre du grand concert,  
Je viens chercher Vénus toute nue au désert ;  
Je tends les bras vers vous, bois, monts, épithalame!  
Ô nature, un sourire ! ô forêts, une femme !

### **GUNICH**

Ô forêts, une vierge !

### **LE DUC GALLUS**

Oui, vierge. J'y consens,  
Un démon vierge ! un être aux penchants malfaisants,  
Ayant l'aspect du lys que la nature encense !  
Laïs Agnès ! le monstre à l'état d'innocence !  
C'est curiosité, rien de plus; mais j'aurais  
Cet appétit. La touffe épaisse des forêts  
Contient tout ; fleurs, venins. Ami, gagner le quine  
D'un ange contenant en germe une coquine !  
Comprends-tu ? l'observer ! voir aboutir au mal  
L'innocence à tâtons dans l'instinct animal,  
Peser dans la vertu ce que la chair en ôte,  
Assister dans une âme à l'aube de la faute,  
Je ne suis pas méchant, mais j'aimerais ce jeu.  
Moi, des crimes, fi donc ! mais des vices, parbleu !  
Quel plaisir, se gratter du doigt la boîte osseuse,  
Et se dire tout bas : Bon ! elle est paresseuse,  
Elle hait le travail, elle aime les bijoux,  
Elle me trompera pour d'affreux sapajous,  
Elle est chaque jour pire, elle est chaque jour moindre,  
Elle sent avec joie en elle Phryné poindre,  
Elle ignore l'honneur, le devoir, la raison ;  
Elle a l'éclosion sinistre du poison !  
Se dire : De farouche elle devient servile,  
La faunesse des champs est catin à la ville,  
Néère tourne mal et se change en Lola,  
Assez déesse ici pour être diable là!  
Elle a des yeux profonds de plus en plus funèbres,  
C'est une gueuse, ô joie! et voir, dans les ténèbres,  
Lentement, dépouillant tout voile, tout remords,  
Toute pudeur, avec le regard de la mort,  
Sombre comme Astarté, blanche comme Suzanne,  
De la vierge au front pur sortir la courtisane !  
Et se dire : C'est bien ! je vais la dévorer !  
Le tout pour rire.

**GUNICH**

Au fait, c'est gai.

**LE DUC GALLUS**

Flâner, errer,

Se refaire le cœur !

**GUNICH**

Bravo.

**LE DUC GALLUS**

J'ai des nausées

Des femmes qui chez nous naissent apprivoisées.

Cet immense plaisir, corrompre, on ne l'a pas.

Leur fuite est l'art savant de faire tous les pas.

Ces prudes! la Macette est dans la Cidalise.

Elles baissent les yeux en sortant de l'église ;

Elles prennent pour rien des airs majestueux ;

Leur croupe se recourbe en replis vertueux.

Moi qui sais le tarif, voir ces saintes-nitouches

S'offrir dans l'ombre en vente et faire les farouches,

Ça m'assomme. Et je viens chercher en d'autres lieux

Quelque chose de pis, c'est-à-dire de mieux.

Je viens ici, parmi les ignorances franches,

Parmi l'échange obscur des baisers sous les branches,

Parmi les impudeurs naïves, faire un choix.

L'acclimatation d'une femme des bois

À la cour, c'est mon rêve, ami !

**GUNICH**

Si, par prodige,

Vous la trouvez...

**LE DUC GALLUS**

Je veux la dévorer, te dis-je.

**GUNICH**

Je vois ce qu'il vous faut, une femme à croquer.

**LE DUC GALLUS**

Je m'ennuie !

**GUNICH**

Il serait étrange de manquer

De femme quand on est prince.

**LE DUC GALLUS**

Si, d'aventure,

Nous allions déterrer ici la créature !

Je l'espère !

**GUNICH**

Et le crois. Grattons du bec le sol.

Une allemande avec un regard espagnol

Habite en ce burg.

*Regardant au dehors par une des fenêtres ruinées.*

Tiens, à point nommé, c'est elle !

**LE DUC GALLUS**

*Regardant par la même fenêtre, avec un geste de stupeur.*  
Et c'est lui !

**GUNICH**

Duo.

**LE DUC GALLUS**

C'est mon neveu !

**GUNICH**

C'est la belle!

**LE DUC GALLUS**

Ça, que fait-il céans ?

**GUNICH**

Dame ! il est prétendant.

Je ne suis pas du tout surpris de l'incident.  
Vous l'avez dans les bois mis avec soin vous-même.  
Il flâne. Il est vivant, il en profite. Il aime.  
Rapportez-vous-en donc aux jocrisses locaux !  
Je m'étais renseigné près de tous les échos,  
J'ignorais ce détail. Chimène a son Rodrigue.  
Je comprends. La nature est une immense intrigue ;  
Il aura rencontré la belle, par hasard.  
Le hasard, monseigneur, quel dieu ! mais quel gueusard !  
Dans les bois on a droit à l'églogue ; l'eau coule,  
L'air souffle, on est garçon et fille, et l'on roucoule.  
*Il regarde par la fenêtre.*  
Ce vieux burg est ainsi construit qu'ils sont forcés  
De suivre les remparts tout le long des fossés.  
*Montrant la porte qui ouvre sur l'escalier.*  
Vous allez les revoir sortir par la tourelle.

**LE DUC GALLUS**

Ah ça, mais me voilà jaloux !

**GUNICH**

Et de qui ?

**LE DUC GALLUS**

D'elle !

De lui !

**GUNICH**

Vous allez vite en besogne. Comment,  
Vous avez vu de loin cette belle, un moment,  
Prince, et voilà le feu qui prend à votre altesse !

**LE DUC GALLUS**

Être vite amoureux, c'est de la politesse.  
Et puis, chacun son genre, ami. C'est ma façon,  
À moi, de me hâter de perdre la raison.

**GUNICH**

Faites.

*Il rit.*

**LE DUC GALLUS**

Quoi ! l'on m'indique en ce donjon sinistre  
Une belle ! j'accours, et tu ne veux pas, cuistre,  
Dadais, triple crétin, qu'en ce pays de loups  
J'enrage, et que je sois furieux et jaloux!  
Je trouve mon neveu qui courtise la dame !

**GUNICH**

Vous usurpez le trône, il usurpe la femme.  
Carambolage.

**LE DUC GALLUS**

Il a la bride sur le cou.  
N'étant pas roi, qu'a-t-il besoin d'un garde-fou ?  
En fait de liberté jamais je ne lésine.  
Il est étudiant ici près ; il voisine.  
Il était sur la piste avant moi. C'est flagrant.  
Mais, bah ! je lutterai. Sais-tu qu'il est fort grand,  
Ce petit?

**GUNICH**

C'est un homme.

**LE DUC GALLUS**

En outre il a l'astuce  
D'être beau.

**GUNICH**

Prétendant à deux tranchants.  
*Avec un sourire.* Je l'eusse  
Supprimé.

**LE DUC GALLUS**

Ce garçon est deux fois mon rival.

**GUNICH**

Droit, mince, il doit avoir bonne mine à cheval.

**LE DUC GALLUS**

En politique il a son droit, et près des femmes  
Sa figure.

**GUNICH**

Il fallait, lorsque nous triomphâmes,  
En finir de l'enfant. Certes, ainsi nous eussions  
Dans leur source extirpé les révolutions.  
L'obscur pression des successeurs possibles  
Trouble un règne ; un amas d'incidents invisibles  
Se forme, et le pouvoir ne peut se maintenir.  
Qui veut régner doit faire eunuque l'avenir.  
Monseigneur, on verrait du fait qui vous tracasse  
Rire Machiavel.

**LE DUC GALLUS**

Et plus encor Boccace.

Oh ! ce George ! abuser de ce qu'il n'est pas roi  
Pour aimer, profiter de son retrait d'emploi  
Pour me prendre ma place ici. Quelle canaille !  
Dois-je persévérer ? faut-il que je m'en aille ?  
Conclusion : je suis dans un bois et volé.  
Cupidon à Jupin escroque Sémélé.  
George est dans le réel, moi je suis dans le rêve.  
Satan, jadis, prit-il Adam ? Non, il prit Eve.  
Adam, c'est la puissance, Eve est l'amour. Satan,  
Entre les deux façons qu'on a d'être sultan,  
Choisissait la meilleure en s'adjudgeant la femme.  
Moi, j'ai fait le contraire. À présent je réclame.  
Trop tard. Empanaché, bardé d'un grand cordon,  
Je suis Mamamouchi battu par Céladon.  
Mon neveu rit, je règne ; il vit, je me lamente,  
Et j'enrage. Et je vois dans ses mains mon amante  
Au pillage. J'ai l'ombre, il a la proie. Et moi,  
Morbleu, je me sens dupe à force d'être roi !

**GUNICH**

Prince, vous êtes l'aigle, et vous planez.

**LE DUC GALLUS**

Sans joie.

Le prince est un niais puissant ; l'aigle est une oie.  
Les palais, la fanfare, et les arcs triomphaux,  
L'amour des sujets, l'or, le faste, c'est du faux ;  
Le trône nous enferme en son cercle héraldique ;  
Celui qu'on aime est roi ; celui qui règne abdique.  
Donc, voyant le garçon, beau, jeune, épris, pas vieux...

**GUNICH**

Vous en êtes jaloux.

**LE DUC GALLUS**

Non. J'en suis envieux!

Vois-tu, l'heureux c'est lui, moi je suis l'imbécile.  
Je changerais fort bien avec lui.

**GUNICH**

C'est facile.

**LE DUC GALLUS**

Non, s'il est aimé.

**GUNICH**

Quoi ! vous tremblez, vous !

**LE DUC GALLUS**

Moqueur !

**GUNICH**

Vous, prince !

**LE DUC GALLUS**

On prend un trône, on ne prend pas un cœur.  
Pourtant je lutterai.

**GUNICH**

Mais il est d'autres femmes.

**LE DUC GALLUS**

Non.

*Surprenant un ricanement de Gunich.*

Sous ta flatterie on sent tes épigrammes.  
Tu penses que je suis inepte. Je te dis  
Que mes aïeux livraient bataille un contre dix,  
Qu'étant grison, je dois affronter ce jeune homme,  
Que j'ignore comment cette fille se nomme,  
Que j'ai marché dans l'herbe et bu dans les ruisseaux,  
Que depuis ce matin j'entends un tas d'oiseaux  
Qui font l'amour dans l'ombre au-dessus de ma tête,  
Que George est bien plus fort que moi puisqu'il est bête,  
Du moins je le suppose en voyant son succès,  
Que je devrais m'enfuir si je réfléchissais,  
Que, puisque cette fille habite une mesure,  
Elle rêve un palais, qu'elle est vaine, peu sûre,  
Coquette, pauvre, avec des fleurs dans ses cheveux,  
Et que c'est pour cela, butor, que je la veux !  
Je te dis qu'il n'est pas d'autre femme sur terre.

**GUNICH**

Le couple se croit seul en ce burg solitaire,  
Observons-les. J'entends dans l'escalier des pas.  
Ce sont eux. Les voilà de retour ici-bas.

**LE DUC GALLUS**

Que de choses seront à la mort révélées !  
On saura le secret du vent, des giboulées,  
Des roses, de l'instinct féminin et viril,  
Des madrigaux dont est formé le mois d'avril !

*L'œil tourné vers l'escalier.*

Ils descendent du ciel en effet. Quelle ivresse,  
Être deux amoureux ! Que Chloé soit traîtresse,  
Qu'importe ! Daphnis bête est un heureux berger.

*Paraissent George et Nella. Ils descendent l'escalier de la tourelle, George le premier donnant la main à Nella. Le Duc Gallus et Gunich se retirent en arrière de la tourelle, de façon à n'être pas aperçus. De ce recoin, le duc ne voit que George. Nella reste sous la porte de la tourelle debout sur la dernière marche de l'escalier. Le duc contemple la bonne mine de George,*

Décidément, vingt ans, c'est charmant. C'est léger.  
George est beau.

## Scène II

LES MÊMES. NELLA. GEORGE.

**GEORGE**

Nella !

**NELLA**

George ! — Ami, je vous renvoie.

**GEORGE**

À bientôt.

**NELLA**

Oui. Prenez garde qu'on ne vous voie.

Quel malheur que je sois fille noble !

**GEORGE**

Et que moi

Je sois roturier !

**NELLA**

George !

**GEORGE**

Oh ! je ne sais pourquoi,

Mais je fais en moi-même un roman. J'imagine

Que je ne connais point au vrai mon origine.

J'ai le pressentiment d'un destin inconnu.

Mais non, je ne suis rien que le premier venu.

J'ose vous adorer, Nella.

**LE DUC GALLUS,**

*à part.*

Quelle bravoure !

**NELLA**

Profitez du moment où mon père laboure

Au fond de son enclos, et fuyez par le bois.

**LE DUC GALLUS,**

Son père ? Est-ce un soldat, ou bien un villageois ?

*Par la fenêtre il montre à Gunich quelqu'un au dehors.*

C'est ce bon vieux là-bas courbé sur sa charrue.

**GEORGE**

Vous êtes sur ma cendre une flamme apparue ;

Sans vous je ne vis pas. Quand pourrai-je, à genoux,

Vous épouser ?

**NELLA**

Hélas ! je ne sais. Cachez-vous.

Mon père est encor plein d'orgueil nobiliaire.

**GEORGE**

Le donjon vieillissant n'a pas honte du lierre.

Pourquoi ce vétéran me repousserait-il ?

Mon chaste amour ressemble à son farouche exil.

Nous serions là, devant son front que l'âge ploie,

Nous aimant, et quel mal lui ferait notre joie ?

**NELLA**

Il est bon. Attendons. Dieu nous aidera.

**GEORGE**

Non.

J'accuse Dieu. Pourquoi suis-je un homme sans nom?

**NELLA**

Ami !

**GEORGE**

Mon âme est franche et mon destin est louche.

**NELLA**

George !

*Le Duc Gallus fait des efforts pour voir Nella sans y parvenir.*

**LE DUC GALLUS,**

*à part.*

Entendre la voix, c'est presque voir la bouche.

C'est égal ! maudit mur !

**GEORGE**

Ah ! sort infortuné !

Pourquoi suis-je puni ? Parce que je suis né.

Il fallait naître noble. Hélas, le grain de sable

Est-il de son néant coupable et responsable ?

Ah ! quel accablement ! j'aime au-dessus de moi.

**NELLA**

Mon George !

**GEORGE**

J'ai le cœur trop haut !

**NELLA**

Tu serais roi,

T'aimerais-je mieux ?

**GEORGE**

Non. Mais tu serais ma femme.

**NELLA**

George, dites-moi vous. Ne troublez pas mon âme.

Vous serez le mari, ne soyez pas l'amant !

Respectez-moi.

**GEORGE**

Nella, laissez-moi seulement

Déposer un baiser sur votre main.

**NELLA**

J'exige

Que vous soyez sage.

**GEORGE**

Oui.

*Elle est restée sur l'escalier. George est hors de la tourelle.*

*Nella tend son bras nu par la lucarne. Il lui prend la main.*

**NELLA**

Soyez sage, vous dis-je !

**GEORGE**

Un seul baiser.

*Il lui baise la main avec emportement.*

**LE DUC GALLUS,**

*à part.*

Trois, quatre ! — Ah ! tu me le paieras.

Je suis éperdument amoureux de ce bras.

**GEORGE**

Adieu, mon âme !

**NELLA**

Adieu, mon cœur !

**GEORGE**

Quand reviendrai-je ?

**NELLA**

Demain.

**GEORGE**

Non. Aujourd'hui.

*George furtivement et sans regarder s'esquive par une des fenêtres qui font brèche. Le Duc Gallus et Gunich s'effacent dans l'ombre de la tourelle. Il ne les voit pas. Nella reste seule. On la voit dans l'escalier de la tourelle, pensive, cherchant par la lucarne à voir encore de loin George, qui a disparu.*

**LE DUC GALLUS,**

*à part.*

Le paradis, quel piège !

Comme ils sont pris ! l'amour est le profond jardin

Au fond duquel est Dieu caché. Bravo l'éden !

Toute cette ombre aimable est d'aube pénétrée.

Il s'agit maintenant d'y faire mon entrée.

Quaerens quem devoret. C'est moi. — George, mon cher,

On vous aime, mais bah ! la beauté c'est la chair,

La femme c'est la faute, et vous avez le charme,

Jeune homme, vous avez l'amour, mais j'ai mon arme,

L'expérience. Ami, vous allez en avant,

Beau, tendre, frais, naïf. Moi, je suis le savant,

L'artiste. Il est ardent, moi calme. Il a l'ivresse,

J'ai l'appétit.

*Cependant Nella est sortie de la tourelle; elle fait quelques pas, et s'arrête, sans voir Gallus et Gunich. Le duc la montre à Gunich.*

Comment trouves-tu ma maîtresse ?

*Gunich salue profondément le dos de Nella, immobile sur le devant du théâtre. Le Duc Gallus regarde par la fenêtre d'où il a aperçu le père travaillant dans les champs.*

Le pauvre père est dupe, et George tient Nella!

**GUNICH**

Nous venons au secours du père. Enlevons-la.

Vous êtes roi ; je suis un baron pour tout faire. Donc...

*Le Duc Gallus fait un signe de tête négatif.*

**LE DUC GALLUS**

J'ai l'attraction. Je suis la haute sphère.  
Passer près d'elle doit suffire.

**NELLA,**

*allant à une armoire.*

Et mon couvert

Qui n'est pas mis !

*Elle tire de l'armoire une nappe de grosse toile très blanche qu'elle étale sur la table, puis des  
vaisselles et des gobelets d'étain, un pot de lait et un pain bis, qu'elle dispose avec symétrie, puis  
deux assiettes et deux cuillers de fer, et elle place deux chaises devant les deux assiettes.*

*Le Duc Gallus la contemple.*

*Gunich et lui sont restés au fond de la salle. Elle ne se doute pas de leur présence.*

**LE DUC GALLUS,**

*à Gunich.*

Va-t'en rêver dans le bois vert.

**NELLA,**

*se dépêchant.*

Mon père va rentrer.

**LE DUC GALLUS,**

*à Gunich.*

Laisse-nous. Herborise.

*Gunich fait une nouvelle révérence au dos de Nella, et sort.*

### Scène III

LE DUC GALLUS, NELLA.

**LE DUC GALLUS,**  
*s'avançant et saluant.*

Madame... —

*Nella se retourne et le regarde. À part.*

Elle a grand air. Elle n'est pas surprise.

*Haut à Nella.*

Je suis un voyageur qui passe. S'il vous plaît,

Pourrait-on ici boire une tasse de lait ?

En payant ?

**NELLA**

Sans payer. Oui, monsieur.

*Elle verse du lait dans un gobelet. Le duc s'assied sur une des deux chaises, et boit une gorgée de lait. Nella va et vient dans la salle, rangeant les meubles et serrant du linge dans les bahuts sans s'occuper de lui.*

**LE DUC GALLUS,**  
*lorgnant la mesure.*

Pierre et briques.

Édifice à classer parmi les historiques.

*Lorgnant la fille.*

Vingt ans. De trop grands yeux et de trop petits pieds.

*Revenant à l'inspection du logis.*

Des ancêtres cassés. Des preux estropiés.

Force héros sans nez, perdus dans les décombres.

Ce mélange imposant de Charlemagnes sombres,

De Barberousses morts, de Christs, de Jéhovahs,

De saints, que le vulgaire appelle des gravats.

L'auguste bric-à-brac, épars sous la fougère,

Que l'histoire plus tard met sur son étagère.

Une commission de savants trouverait

Regardant le chiendent qui pousse entre les pavés.

À camper dans cette herbe énormément d'attrait.

L'humidité triomphe, et fait sous ce portique

Prospérer la grenouille, animal aquatique.

Tous les siècles moisiss ensemble. Que c'est beau !

La ruine vraiment vaut presque le tombeau.

C'est superbe. Les goths, les romains, les sicambres.

Des pierres dans le blé, du gazon dans les chambres,

Un burg, quoi! C'est là, certes, un rare monument,

Où l'on doit s'ennuyer épouvantablement.

*Lorgnant Nella.*

Divine ! un brin de fleur, et la voilà coiffée !

*Haut à Nella.*

Mademoiselle, on voit dans les contes de fée

Des belles, comme vous, que garde en une tour

Un dragon, et pour qui des rois meurent d'amour,

Et que viennent sauver des paladins bravaches.

Ah ça! que faites-vous ici ?

**NELLA**

Je traie les vaches.

**LE DUC GALLUS**

Traire les vaches. Soit. Il est d'autres bonheurs.  
Que faites-vous après ?

**NELLA**

Je porte aux moissonneurs  
Leur dîner dans les champs.

**LE DUC GALLUS**

Après, belle pensive ?

**NELLA**

Je lave à la fontaine et je fais la lessive.

**LE DUC GALLUS**

Ah ! grâce pour ces mains charmantes ! — Puis, après ?

**NELLA**

Je balaie, et je range au cellier nos œufs frais.

**LE DUC GALLUS**

Après ?

**NELLA**

J'ai ma quenouille, ou bien je raccommode  
Ma robe.

**LE DUC GALLUS**

Qui n'est pas tout à fait à la mode.

**NELLA**

Je ne sais pas.

**LE DUC GALLUS**

Après ?

**NELLA**

Quand mon père à pas lents...  
*Elle montre la fenêtre d'où le duc a déjà aperçu le père.*  
— Regardez, — on le voit d'ici. — Ces cheveux blancs !  
— Quand il rentre le soir, je tiens la table prête,  
Je mets la nappe.

**LE DUC GALLUS**

Et puis ?

**NELLA**

Nous soupons tête-à-tête.

**LE DUC GALLUS**

De pain bis ?

**NELLA**

Et de lait.

**LE DUC GALLUS**

C'est là tout le gala.

**NELLA**

Puis je lui lis un peu de ces gros livres-là.

*Elle montre les livres sur le bahut qui touche à la table. Le duc tourne la tête et, sans se lever, regarde les titres sur les dossiers des volumes.*

**LE DUC GALLUS,**

*déchiffrant.*

Homère. Grotius. Polybe. La Genèse.

**NELLA**

Ou bien, tout en causant, je couds près de sa chaise,

Et, le travail faisant des trous à ses habits,

Je les lui double avec de la peau de brebis.

Puis mon père me tend ses bottes, je les ôte.

**LE DUC GALLUS**

Ensuite ?

**NELLA**

Ensuite on fait la prière à voix haute.

Il m'embrasse, et l'on va dormir.

**LE DUC GALLUS, SE LEVANT.**

C'est tout ?

**NELLA**

C'est tout.

*Le duc s'approche d'un air insinuant avec un sourire d'intelligence.*

**LE DUC GALLUS**

Qu'avez-vous dans l'esprit ?

**NELLA**

Croire en Dieu.

**LE DUC GALLUS**

C'est beaucoup.

*Nella se remet à faire le ménage de la salle. Après un silence.*

Vous devez par instants vous sentir sérieuse ?

Vous êtes...

**NELLA**

Je ne suis pas même curieuse.

J'ignore votre nom.

*Avec une révérence fière.*

Soyez le bienvenu.

**LE DUC GALLUS,**

*souriant.*

Le bonheur est parfois caché dans l'inconnu.

*Se rapprochant.*

Rêvez-vous ? Pensez-vous ?

**NELLA**

Penser, c'est trop. J'espère.

**LE DUC GALLUS,**

*accentuant son sourire.*

Mais, belle, il faut aimer quelqu'un,

**NELLA**

J'aime mon père.

**LE DUC GALLUS**

Mais par des cheveux blancs tout le cœur n'est pas pris.

**NELLA,**

*le regardant.*

J'aime les cheveux blancs, et non les cheveux gris.

Maintenant, s'il vous plaît, je vais serrer mon linge.

**LE DUC GALLUS,**

*à part.*

Une gazelle ayant de l'esprit comme un singe !

*Nella retourne à ses occupations d'intérieur. Elle remet la ruine en ordre le plus qu'elle peut. Elle va et vient, sans faire attention au duc.*

**LE DUC GALLUS,**

*se rasseyant.*

Ah ça! je n'aime point voir des enterrements.

Ces yeux profonds et bleus comme des firmaments,

Cette fraîcheur timide, et cette rougeur fière,

Ce front rose qui semble un lever de lumière,

Tout cela n'est pas fait pour garder la maison.

Je crois en vous voyant voir l'aurore en prison.

Oui, vous êtes l'aurore, et vous êtes esclave

Dans la nuit ! Au cachot, seule au fond d'une cave,

Chez ce bonhomme affreux qu'on appelle l'hiver.

La beauté c'est le fruit, l'indigence est le ver.

*Regardant la mesure.*

Burg sinistre ! Où donc est ton échelle, ô Latude !

*À Nella,*

— Tel que vous me voyez, j'aime la solitude,

À la condition de ne pas être seul. —

Croupir ! devenir laide ! autant vaut le linceul.

Viviane se change en Toinon dans ces bouges.

La taille s'épaissit, les bras deviennent rouges.

Guerre à cet oppresseur infâme, le corset !

Je viens vous annoncer une nouvelle, c'est

Qu'il existe des lieux charmants ; c'est que Versailles,

Potsdam, Schœnbrun, ont mis l'Olympe en leurs broussailles ;

C'est qu'il est des palais ; c'est qu'il est des bosquets ;

C'est qu'au seuil d'une idylle il faut de grands laquais ;

C'est que le buisson, l'herbe, et la bruyère, et l'arbre,

Ne sont beaux que mêlés à des nymphes de marbre ;

C'est qu'un torrent est laid, et qu'au fond du vallon

L'eau doit se comporter comme dans un salon ;

C'est qu'Homère et Milton ne sont que des marouffles

Faits pour passer le temps à chanter vos pantoufles ;

C'est qu'il est un devoir, l'oisiveté, pour ceux

Qu'enivré la langueur des appas paresseux ;

C'est que les beaux habits sont beaux ; c'est que les femmes

Doivent être de pourpre et d'or, comme les flammes,

Car toutes ont pour loi de brûler à leur tour

Dans l'immense incendie universel, l'amour !

Je viens vous annoncer que vous êtes déesse ;

Que la beauté, cet astre, a pour ciel la richesse,

Et que sur cette terre, ancien fief de Vénus,  
Où, pour voir deux beaux yeux et baiser deux pieds nus,  
Le pape donnerait Rome, et moi, Babylone,  
Vous avez une jupe en serge à dix sous l'aune !  
*Montrant tour à tour Nella et le burg.*  
Je ne suis pas Dieu. Non. Mais pour lui je rougis  
Que, faisant de tels yeux, il fasse un tel logis !  
Morbleu ! faut-il qu'on rie ou bien faut-il qu'on pleure ?  
Vous êtes la beauté suprême, pour demeure  
Vous avez la tristesse horrible ! C'est complet.  
Ma parole d'honneur, si j'avais un valet  
Maladroit comme Dieu, laissant de sa fenêtre  
Tomber le pot de fleurs où le lys vient de naître  
Et cassant un destin charmant sur le pavé,  
Cachant dans un taudis l'être qu'on a rêvé,  
Brouillant tout, faussant tout, faisant traire les vaches  
À Psyché, j'userais sur son dos vingt cravaches !  
Dieu se moque de nous, tristes fils de Japhet !  
*Il s'est levé et, comme par mégarde, laisse s'écarter son habit de voyage sous lequel on entrevoit sa plaque et son grand cordon.*

**NELLA**

Monsieur, si vous croyez me faire de l'effet  
Parce que vous ouvrez votre habit de manière  
À montrer un crachat sous votre boutonnière  
Et dans votre gilet le coin d'un cordon bleu,  
Vous vous trompez.

*Elle va au coin où est la voussure, et écarte les deux volets fermés. En tournant sur leurs gonds, ils découvrent un tableau qui est le portrait en pied d'un homme de guerre en grand uniforme, couvert de décorations et de broderies, avec un grand cordon, le même que porte le duc.*

— Voici mon grand-père.

**LE DUC GALLUS**

Vrai Dieu !

C'est un feld-maréchal.

**NELLA**

Parfaitement.

**LE DUC GALLUS**

Vous êtes ?...

**NELLA**

Sa petite-fille.

*Elle salue le portrait avec gravité, puis se redressant.*

Oui. Les tambours, les trompettes

L'annonçaient. Maintenant, il dort dans son linceul.

Les autres généraux l'admiraient. Mon aïeul

Étant le plus prudent était le plus terrible.

Il était infaillible, il était invincible.

Et l'empereur, présent, voulait qu'il commandât.

**LE DUC GALLUS**

Et son fils, votre père ?...

NELLA

Est un simple soldat.

*Elle salue le portrait, puis se retourne vers le duc.*

Mon père est Le Baron d'Holburg. La destinée  
L'avait brisé déjà que je n'étais pas née.  
On n'apprend point l'histoire aux femmes, c'est pourquoi  
Je ne vous dirai pas si ce fut pour le roi  
Ou l'empereur, si c'est pour la Prusse ou l'Autriche,  
Qu'étant noble, il donna son sang, et qu'étant riche,  
Il donna son argent jusqu'au dernier écu ;  
Je sais qu'il eut le tort d'être pour le vaincu.  
Le vainqueur le frappa. L'on mit sous le séquestre  
Ses fiefs seigneuriaux rayés de l'ordre équestre,  
Puis on le fit soldat. Ce burg fut son exil.  
Tout paysan pour lui devint un alguazil ;  
Les murs tombent, hélas, et les cœurs dégénèrent.  
Ceux qu'il avait jadis nourris, l'espionnèrent.  
Mon père n'eut plus droit de porter l'éperon.  
Défense de lui dire excellence et baron.  
Il laboure son champ. Lui, cousin des margraves,  
Quoiqu'il fût le plus brave au milieu des vieux braves,  
Les jeunes officiers n'ont pas l'air de le voir.  
Il fait le blé, je fais le pain. Calme, le soir,  
Il s'en revient, traînant le soc parmi les plaines,  
Tandis que le soleil descend dans les grands chênes.  
Nous buvons l'eau du ciel qui remplit le fossé.  
Il ne parle jamais de ce qui s'est passé ;  
Si quelqu'un par hasard lui fait une demande,  
Il répond : J'ai servi la patrie allemande,  
Et se retire, un peu plus fier qu'auparavant.  
Il songe volontiers dans les bois pleins de vent.  
Il a le front pensif de l'homme qui persiste.  
Il est vieux, seul, vaincu, proscrit. Il n'est pas triste.  
On sent qu'il porte en lui la cause juste. Il croit.  
À mesure que l'ombre autour de lui s'accroît  
Je vois dans sa prunelle augmenter la lumière.  
Son donjon lentement devient une chaumière.  
Il regarde souvent ce portrait, son trésor ;  
L'épaulette de laine à l'épaulette d'or  
Raconte son histoire et parle de la guerre,  
Et je vois mon aïeul qui sourit à mon père.  
N'ayant point de quoi mettre une tuile à son toit,  
Mon père dans sa chambre en ruine reçoit  
L'averse quand il pleut et le froid quand il vente,  
Et moi je suis sa fille et je suis sa servante,  
Et c'est ce qu'on appelle être un homme déchu.

**LE DUC GALLUS,**

*à part.*

En entrant je voulais chiffonner ce fichu ;  
Maintenant, — est-ce donc le sol qui se dérobe ?  
— Je suis prêt à baiser le bas de cette robe.

*Haut à Nella.*

Je ne suis pas très fort en histoire non plus.  
Votre père appartient aux âges révolus.  
Mais, voyons, qu'a-t-il fait?

**NELLA**

De ce qu'a fait mon père,  
Je ne sais rien du tout, sinon que j'en suis fière.

**LE DUC GALLUS**

L'empereur pourrait, tout étant calme aujourd'hui,  
Lui faire grâce.

**NELLA**

Hein ? lui faire grâce ! à lui !  
Lui seul aurait le droit de faire grâce aux autres.  
De qui donc croyez-vous parler ?

**LE DUC GALLUS**

De l'un des nôtres.  
D'un seigneur.

**NELLA**

Les seigneurs sont aussi courtisans.  
Point. Nous sommes, mon père et moi, des paysans.  
Mon père est un soldat, je suis une vachère.  
Notre chute profonde et haute nous est chère.  
Ah ! lui peut s'appuyer aussi sur mon honneur !  
Mon père est en dépôt dans mes mains. Son bonheur  
Est mon devoir. Je sais que je dois être forte.  
Je suis le seul débris de sa famille morte ;  
Il n'a que moi. Vivez, vous les hommes dorés !  
Oui, mes vaches, je vais les traire dans les prés.  
J'aime leurs grands yeux bleus qu'on dirait pleins d'un rêve ;  
Elles donnent leur lait à vous tous ; je me lève  
De grand matin, je cours, je saute les fossés,  
Je me mouille les pieds dans l'herbe ; je ne sais  
Si le roi Frédéric combat l'empereur Charle ;  
Mais elles, dans les champs, m'attendent ; je leur parle ;  
Chacune semble heureuse et gaie en m'écoutant ;  
Elles lèchent mes mains, et j'ai le cœur content  
Dans la grande nature, et loin de vos chimères,  
Moi bonne fille, avec toutes ces bonnes mères.

**LE DUC GALLUS,**

*à part.*

Je ne sais pas pourquoi je tremble comme un sot.  
Serai-je un honnête homme à mon insu ? L'assaut !  
Vite ! donnons l'assaut.

*Haut à Nella.*

Que diriez-vous, madame,  
D'un prince qui voudrait vous apporter son âme,  
Son rang, ses millions, son nom grand et vainqueur?

**NELLA**

Le nom est quelquefois le contraire du cœur ;  
Nom auguste, esprit vil ; nom obscur, âme illustre.  
Parfois le pâtre est prince et le monarque est rustre,  
Ici c'est l'ombre. On n'a pas vu, dans ce manoir,  
De princes, et l'on trouve inutile d'en voir,  
Et j'ai toujours pensé, quant à moi, qu'une altesse,  
C'était de la grandeur, mais de la petitesse.

**LE DUC GALLUS,**

*à part.*

Brusquons.

*Haut.*

Vous devez, car il faut bien être heureux,  
Avoir un amant.

**NELLA,**

*le regardant fixement.*

Moi !

**LE DUC GALLUS**

Pardon. Un amoureux.

**NELLA**

De quoi vous mêlez-vous ? Venez-vous des étoiles  
Pour oser regarder l'âme à travers ses voiles !  
Si j'aime, mon amour s'ajoute à mon orgueil.  
Il est pur, grave et fier, et ma mère au cercueil  
Le sait, en attendant que mon père le sache.  
L'innocence se voile et la faute se cache.  
Je ne me cache pas. Aimer est ma grandeur.  
Mon secret est sans honte et n'est pas sans pudeur.  
Mon cœur cherche la nuit, mais ne craint pas le blâme.  
L'œil de Dieu reste ouvert dans l'ombre de mon âme.  
*Le duc veut parler. Elle lui impose silence du geste.*  
Je comprends. Une fille est chez un paysan.  
On se dit : Allons-y.  
*Elle lui montre la porte.*

C'est bien. Allez-vous-en.

*Le duc se lève.*

On n'entre pas ici par une ligne courbe.  
Ah ! je sais distinguer le cœur vrai du cœur fourbe.  
L'ange et le tentateur n'ont pas la même voix ;  
Le loup n'est pas le chien fidèle ; et dans les bois  
Le chant du rossignol n'est pas le cri du merle.

**LE DUC GALLUS**

Je cherche un grain de mil, et je trouve une perle.  
Attrapé.

**NELLA**

Sortez.

**LE DUC GALLUS**

*À part.*

Mais...

Je suis chassé !  
*Entre George par la brèche, essoufflé, sans voir le duc.*

#### Scène IV

*LES MÊMES, GEORGE, PUIS LE BARON D'HOLBURG*

**GEORGE**

J'accours.

C'est moi. Pour peu d'instant et des instants bien courts.  
J'en profite. Je viens. Ah ! loin de vous, que faire ?  
Puis-je entrer ?

**NELLA,**  
*à part.*

Grand Dieu ! George ! et cet homme !  
*Le Baron d'Holburg paraît à la porte du fond; vieux, en habit de soldat, avec une souquenille de  
laboureur.*

Et mon père !

Je tremble.

**LE BARON D'HOLBURG,**  
*apercevant le duc.*

Un étranger !

**NELLA,**  
*au baron d'Holburg. Montrant le duc.*

Je lui dis de sortir.

**LE DUC GALLUS,**  
*au baron d'Holburg.*

C'est vous, le père ? Eh bien, je dois vous avertir  
Que ces deux jeunes gens s'aiment.  
*Il montre George.*

**GEORGE**

Quel est cet homme ?

**NELLA**  
Ciel !

**GEORGE,**  
*au duc.*

Qu'êtes-vous, monsieur ? Sachez que je me nomme  
George.

**LE DUC GALLUS**

C'est bon. On sait mieux que vous votre nom.  
*S'adressant au baron d'Holburg stupéfait.*  
Quand vous tournez le dos, ce jeune compagnon  
— Le scrupule aux amants ne pèse pas une once, —  
Vient voir mademoiselle, et je vous les dénonce.  
Je viens d'être témoin d'un de leurs rendez-vous.

**GEORGE**

Quel est cet espion ?

**LE DUC GALLUS,**

*continuant. Au baron d'Holburg.*

Monsieur fait les yeux doux.

Mademoiselle, avec réserve, les accepte.

**LE BARON D'HOLBURG**

Ma fille ! est-il possible !

**LE DUC GALLUS**

Il faudrait être inepte

Pour ignorer qu'avril est le mois des amours,

Que la douceur des nuits suit la beauté des jours,

Qu'un souffle est dans les bois, qu'il faut que tout renaisse,

Que c'est la volonté de Dieu que la jeunesse

Sente la pression amoureuse du ciel,

Qu'avoir vingt ans oblige, et qu'il est naturel

Qu'un baiser, envié par les nids du burg sombre,

Tombe sur le bras blanc qu'on entrevoit dans l'ombre.

**NELLA,**

*rougissante et suppliante.*

Monsieur...

**LE DUC GALLUS,**

*poursuivant. Au baron.*

Moi, je suis là, je passe, j'aperçois,

Je viens vous informer du fait.

**GEORGE,**

*au duc.*

Qui que tu sois,

Ce que tu viens de dire, entends-tu, c'est l'épée,

La dague et le poignard, l'herbe de sang trempée,

Sans quartier, tout de suite, et j'en fais le serment,

Et regarde-moi bien en face fixement,

Tu te rétracteras syllabe par syllabe ! Ton nom?

**LE DUC GALLUS.**

Je suis Gallus, landgrave de Souabe,

Le frère du feu duc régnant George premier.

L'aigle à deux têtes prend son vol sur mon cimier.

L'Allemagne n'a pas de famille plus grande.

*Il salue profondément le baron.*

Et, monsieur le Baron d'Holburg, je vous demande

En mariage ici votre fille Nella

Pour mon neveu le duc George deux

*Montrant George.*

Que voilà.

**FIN**